

Expérience et pratiques de la maison

par

PERLA SERFATY-GARZON*

In

HOME ENVIRONMENTS

HUMAN BEHAVIOR AND ENVIRONMENT. ADVANCES IN THEORY AND RESEARCH

VOLUME 8

Edité par Irwin Altman

Et

Carol M. Werner

University of Utah

Salt Lake City, Utah

1985, Plenum Press, New York, p.65-86

* Ce texte a été publié pour la première fois par Perla Serfaty-Garzon sous le nom de Perla Korosec-Serfaty.

INTRODUCTION

Des chercheurs et théoriciens représentant un large éventail de disciplines ont tenté de cerner le sens du chez-soi. Certains d'entre eux ont porté leur attention sur les comportements observables tels que la personnalisation et le marquage de l'espace domestique (Boudon, 1969 ; Hansen et Altman, 1976 ; Haumont et Raymond, 1975 ; Jacquier et Jeantet, 1976 ; Leroy, Bedos et Berthelot, 1971), tandis que d'autres se sont penchés sur ses aspects historiques, les facteurs démographiques, économiques ou les conceptions successives d'un ordre social idéal qui le façonnent (Barbey, 1980 ; Gauldie, 1974 ; Guerrand, 1967 ; Murard et Zylbermann, 1976). D'autres enfin ont abordé la maison en ce qu'elle reflète une culture (Clerc, 1967 ; Heller, 1979 ; Korosec-Serfaty, 1979 ; Mauss, 1950 ; Verret, 1979). Plusieurs de ces perspectives sont assorties d'un intérêt sous-jacent pour l'expérience subjective de l'habiter et les auteurs qui privilégient cette question partagent généralement une vision de l'habitant comme un sujet actif qui confère du sens au monde mais est aussi un être sur lequel le monde dont il est partie agit. Ces approches sont influencées à des degrés divers par les explorations théoriques du sens qui se poursuivent à l'interface entre la sociologie, la psychologie et la linguistique (de Certeau, Giard et Mayol, 1980 ; Rochberg-Halton, 1984) et à l'interface entre la psychanalyse et la philosophie, en particulier le mouvement philosophique qu'est la phénoménologie. Ce chapitre se concentre sur la vision phénoménologique de l'habiter, en d'autres termes sur l'expérience de la relation au chez-soi par le sujet habitant.

BRÈVE INTRODUCTION À LA PHÉNOMÉNOLOGIE

Ce paragraphe a l'ambition très limitée d'introduire le lecteur à ces quelques « consignes » dont les phénoménologues reconnaissent le bien-fondé au delà de leurs différences, sans entrer dans les analyses de ce qui sépare Husserl (1959, 1961, 1962, 1963) de Heidegger (1958, 1964), ou ce dernier de Sartre (1949), même si, pour le philosophe, ces différences représentent bien plus que des querelles d'école.

Il vise également à formuler quelques réflexions sur l'habiter à partir d'une perspective phénoménologique. Ce projet trouve sa justification partielle dans le fait que la phénoménologie est d'emblée concernée par la question de l'espace, question qui traverse implicitement ou explicitement l'œuvre des phénoménologues. Il faut cependant garder à l'esprit qu'il s'agit avant tout d'une « question de l'espace », c'est-à-dire qu'est exclue toute idée de doctrine achevée, de méditation assurée d'atteindre un but déjà entrevu. Comme nous le verrons, l'espace, le lieu, l'habiter, l'être suscitent des interrogations plus que des certitudes.

La phénoménologie est animée par quelques intentions fondamentales qui, il faut le souligner, sont intimement liées et représentent les expressions diverses d'une même entreprise. La première est constituée par le mot d'ordre husserlien de « *retour aux choses mêmes* » (Husserl, 1962), qui indique la nécessité de retrouver et de porter un regard neuf sur le sol même de nos expériences premières. Cette intention a pour corollaire une conception donnée de la personnalité et de la conscience, cette dernière étant est considérée comme orientée vers les choses, n'existant qu'en relation à autre chose. La phénoménologie décrit ainsi ces phénomènes concrets qui constituent l'expérience d'un *sujet incarné*, dont l'appréhension du monde est enracinée dans et articulée sur sa propre spatialité. Enfin, parce que l'expérience comporte par définition de nombreuses facettes, le projet phénoménologique est une quête de l'unité du sens dans le sujet et, par cette quête, se constitue en science. Il faut à présent examiner les aspects principaux de la phénoménologie, soit : le retour aux choses mêmes, la spatialité, l'intentionnalité, l'affectivité, l'historicité et la socialité.

LE RETOUR AUX CHOSES MEMES

Le fond commun qui a donné l'impulsion au mouvement phénoménologique est constitué par l'objectif de « retour aux choses mêmes » : il faut qu'il y ait « retour », c'est-à-dire abandon d'un territoire au profit d'un autre. Le territoire qui doit être abandonné est celui où s'exercent

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

traditionnellement la philosophie et les sciences, celui des représentations. Or toute représentation suppose nécessairement une expérience à laquelle il faut s'ouvrir. La phénoménologie concentre son attention sur les modes de donation première des choses :

Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance, dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, significative et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est une forêt, une prairie ou une rivière. (Merleau-Ponty, 1967).

Elle doit penser notre rapport au monde-de-la-vie, monde vécu des expériences premières, avant toute représentation.

LA SPATIALITE

Dans le même mouvement, il faut appréhender la spatialité fondamentale, première, du sujet pensant, c'est-à-dire saisir le sens et l'importance de l'existence d'un corps-propre, corps-vivant, corps vécu, par opposition au corps-objet de la science, par exemple. Le sujet incarné perçoit et agit sur le monde dans les limites de sa structure corporelle. La spatialité du monde-de-la-vie est un corrélat de ma corporéité et c'est la spatialité du sujet qui permet d'appréhender l'espace *habité* plutôt que sa représentation : « le sujet en tant qu'*habitant*, c'est-à-dire en tant que de par son mouvement même d'exister il a à spatialiser : à s'abriter, à cheminer, à s'orienter, à aménager des places pour la sphère de son avoir, à donner *lieu* aux différentes institutions de sa vie-en-commun de sa vie communautaire » etc. (Villéla-Petit, 1981).

L'INTENTIONNALITE

Au mot d'ordre de « *retour aux choses mêmes* », aux notions de spatialité du monde-de-la-vie et de sujet pensant, il faut ajouter celle d'*intentionnalité* qui décrit le rapport de l'homme au monde comme créateur de sens. Les choses, les événements sont là, avant et après toute expérience que le sujet peut en avoir. Ils prennent sens, valeur et valence dans la mesure où le sujet, son action, ses impulsions s'orientent vers eux. Mais ils prennent sens aussi du champ perceptif dans lequel ils s'inscrivent et que je perçois ouvert et sans cesse changeant. Choses et événements de notre entourage constituent « un ensemble que nous traitons de telle ou telle façon, avec lequel nous agissons et qui nous motive » (Graumann, 1979). C'est pourquoi Sartre affirmait que situation et motivation ne font qu'un.

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

L'AFFECTIF, L'HISTORIQUE ET LE SOCIAL

Enfin, la phénoménologie se situe entre trois pôles : celui de l'affectivité, de l'historicité et du social. Par *affectivité* sont désignés les investissements du sujet, par exemple dans l'appropriation «positive » (par le jeu, par exemple) ou «négative » (par le pillage) de l'espace (Korosec-Serfaty, 1973, 1975). La notion d'*historicité* fait référence à la composante temporelle du rapport au monde du corps-sujet présente à travers les perceptions personnelles, les souvenirs, les anticipations ou, pour employer la terminologie husserlienne, les rétentions et les protensions qui constituent l'intentionnalité. Par *social* sont entendues la communication, les analyses du langage et du travail, de l'action sur le monde. L'expérience de l'espace dépend de ce que le sujet peut « en faire », de la nature des actions qu'il peut exercer sur lui. De même, les lieux sont marqués par les mots qui en désignent l'accessibilité, les modes d'usage, les qualités positives ou négatives en fonction du contexte culturel où la personne se trouve.

LA MÉTHODE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

La phénoménologie a été *pratiquée* principalement sous trois aspects : celui de la description phénoménologique, de l'approche eidétique et de l'approche herméneutique. Ces trois aspects ne résument pas, tant s'en faut, la méthode phénoménologique, mais constituent les terrains les plus explorés. C'est sur ces trois terrains que ce chapitre se situera, plus dans un esprit de contribution à une phénoménologie de l'habiter que dans l'intention de couvrir toutes les étapes de la méthode phénoménologique (Spiegelberg, 1960).

La *description* phénoménologique est un moyen technique pour saisir intuitivement un phénomène particulier, au-delà de toutes les représentations et jugements qui le masquent ordinairement. Elle tente de dégager les articulations de l'apparaître d'une chose, c'est-à-dire à la fois son mode premier de donation, les éléments qui la composent et les relations qu'entretiennent ces éléments. Elle est nécessairement prédicative et sélective, orientée vers le repérage de l'essentiel, du « caractéristique » du phénomène au détriment du circonstanciel. Prenons l'exemple du feu. Avant même toute familiarisation avec l'explication du phénomène de la combustion, le sujet a une riche expérience du feu dans différentes circonstances de sa vie. Il en a constaté la chaleur, la brillance, le potentiel destructeur et les qualités purificatrices. La description phénoménologique cherchera dans ce cas à saisir toutes les facettes sous lesquelles le feu se donne à vivre, les divers états affectifs et les orientations significatives qui, dans des situations diverses, représentent pour le sujet l'expérience du feu.

Ces à travers ces différentes modalités d'apparaître que la signification essentielle (ou « idéale ») du feu se constitue pour le sujet. Ceci signifie que toute description dérive de l'intention, appelée approche (ou méthode) *eidétique* dont le principe se trouve dans l'investigation de ce qui est central, nécessaire à l'existence, c'est-à-dire essentiel à tel ou tel phénomène. Cette investigation suppose, on l'a vu, l'appréhension, par expérience ou par imagination, de nombreuses « versions » particulières d'une chose. L'appréhension du ou des cas particuliers est légitimée dans la mesure où elle reconnaît dans chaque manifestation d'un phénomène un ou des traits irréductibles du phénomène général.

Ainsi donc, la méthode eidétique, en posant la question de ce qui que tel phénomène est ce qu'il est, pose la question de son sens, ou plutôt de ce qui fait sens dans un phénomène. C'est précisément le dévoilement du sens qu'assume l'*herméneutique*, dont l'ambition est d'atteindre le ou les sens cachés, au-delà de l'immédiatement donné. L'herméneutique s'appuie nécessairement sur l'idée que les phénomènes, les expériences humaines ne sont pas

immédiatement accessibles et appellent une lecture interprétative. C'est pourquoi le langage constitue pour elle plus qu'un champ privilégié : le chemin obligé vers l'être des choses.

Ceci est particulièrement vrai de l'œuvre de Heidegger qui entreprend une sorte de phénoménologie des mots. Son entreprise doit être brièvement évoquée en ce qu'elle ouvre un accès à la compréhension de l'essence de l'habiter.

REPÈRES POUR UNE HERMÉNEUTIQUE DE L'HABITER

« Bâtir, voulons-nous dire, n'est pas seulement un moyen de l'habitation, une voie qui y conduit, bâtir est déjà, de lui-même, habiter. Qui nous en assure ? (...) La parole qui concerne l'être d'une chose vient à nous à partir du langage, si toutefois nous faisons attention à l'être propre de celui-ci » (Heidegger, 1958). Heidegger fait ici un rapprochement entre être et habiter à partir d'une exploration étymologique des termes qui disent l'un et l'autre : « Le mot du vieux-haut-allemand pour bâtir, *buan*, signifie habiter (...). Les verbes *burī*, *būren*, *beuren*, *beuron* veulent tous dire habiter ou désignent le lieu d'habitation ». « Bâtir, voulons-nous dire, n'est pas seulement un moyen de l'habitation, une voie qui y conduit, bâtir est déjà, de lui-même, habiter » (Heidegger, 1958). Une suggestion encore plus décisive du langage est accueillie à l'occasion du rapprochement entre *habiter* et *être* : « « Je suis », « tu es » veulent dire : j'habite, tu habites. La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes *sommes* sur terre est le *buan*, l'habitation. Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire habiter ». Ainsi,

le fait que dans une langue (...) « j'habite » et « je suis » aient pu être utilisés indistinctement est une indication certaine sur la mesure dans laquelle l'habitation est coextensive avec l'essence de l'être humain. (Liiceanu, 1983, p. 105).

Il y a, nous dit Liiceanu (1983), quelque chose de semblable en grec :

les verbes grecs de l'habitation : *oikein*, *naein*, *demein*, etc. communiquent par l'idée de *durée* et de *stabilité* avec le fait d'exister et il est intéressant de constater qu'en grec ce sont les seuls verbes qui étaient capables de commuter entièrement avec le verbe « être » dont ils étaient de véritables synonymes (p.106).

Ainsi, dans les deux langues, l'habitation ne se comprend pas à partir des seules activités qu'elle abrite ou engendre, ni à partir de son instrumentalité. L'habitation est prise au sens de séjour sur terre des mortels, séjour dont la configuration fait advenir le jeu du monde : le séjour se déploie sur terre, mais aussi sous le ciel, englobe l'expérience du sacré et celle de l'appartenance à la communauté humaine. Ainsi se dessine la figure du Carré (le Quadriparti heideggerien) qui évoque, dans l'habitation, la communauté et le rassemblement de ce qui nous semble ordinairement distinct. L'habitation est le lieu central où la conscience de l'être-au-monde intègre et accueille les dimensions de l'univers (la terre, le ciel), de la vie sociale, des hommes (les mortels), et du sacré. Le Carré évoque la pluridimensionnalité de l'habitation humaine et donc la pluridimensionnalité de l'être, son ouverture au monde.

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

Une fois l'habiter pensé comme trait fondamental de la condition humaine, quels autres messages la langue transmet-elle ? Toujours grâce aux rapports étymologiques entre les formes originelles qui désignent le *bâtir* et le *demeurer*, l'habitation, vécue dès le début comme « habituelle », est associée à la paix, au séjour, au soin et à l'intégration du Quadriparti. L'aménagement est aussi préservation, ménagement, c'est-à-dire quelque chose de *positif*.

Cette expérience de l'habitation se retrouve dans la tentative de dévoilement du sens des mots grecs que propose Liiceanu. Pour l'homme grec, apprend-on, l'*oikos* (maison) ne désigne pas la maison comme bâtiment, mais était une garantie de stabilité :

c'était l'ordre dans lequel avaient lieu et se déroulaient les actes fondamentaux de la vie. L'*oikos* signifiait la naissance, l'enfance, l'appartenance à une famille, la totalité des biens possédés, leur administration, la conception des descendants et le cadre de leur naissance (p. 106).

Ainsi, toute errance, tout exil est rupture avec soi, et tout retour à la maison un retour à soi.

D'autre part, le terme « ethos » a signifié autrefois « séjour habituel », « habitation », « la manière d'être habituelle de quelqu'un ». La maison est donc cette somme d'immobilité, de stabilité et de continuité dont tout être a besoin pour tisser sans cesse les liens entre son identité et son essence. Elle est le pôle de retour, après l'errance, à l'égalité avec soi-même.

L'œuvre de Lévinas et en particulier son *Essai sur l'extériorité* intitulé *Totalité et infini* (1961) enrichit et étend la réflexion sur l'habiter. C'est dans le chapitre consacré à la demeure que nous trouvons l'idée de *recueillement*, soit la condition nécessaire pour que le monde puisse être représenté et travaillé et qui s'accomplit comme maison. C'est après avoir demeuré en lui, à partir d'un dedans, d'une attention à lui-même, que le sujet habite un bâtiment. Le recueillement est donc œuvre de *séparation* en ce qu'il a pour but une plus grande attention, ou, pour reprendre le terme même de Lévinas, une *amitié* à l'égard de soi-même : « Concrètement, la demeure ne se situe pas dans le monde objectif, mais le monde objectif se situe par rapport à ma demeure » (p.126). Cependant, toute intimité est *intimité avec quelqu'un*, c'est-à-dire que toute solitude de même que toute intériorité se situe dans un monde déjà humain. Le recueillement se réfère toujours à un accueil, à une ouverture à l'autre. L'accueil hospitalier décrit le champ de l'intimité.

Lévinas introduit ainsi le thème du retrait comme processus d'élaboration d'une identité et d'un lieu intérieur et celui du *secret* comme condition de ce processus. C'est pourquoi l'être séparé

circule entre la visibilité et l'invisibilité, entre l'action et le travail, qui brisent le «plein» de la nature et la transforme en monde, et le cheminement vers soi par lequel il s'assure l'intériorité.

Enfin, la demeure permet la *halte*, elle suspend l'exposition immédiate de l'être au monde extérieur, de même qu'elle est, par nature, « perpétuel ajournement de l'échéance où la vie risque de sombrer » (Lévinas, 1961, p. 139). La conscience de la mort comme ajournement premier qui ouvre la dimension même du temps se retrouve ainsi chez Lévinas comme chez Heidegger, ouvrant un autre domaine à la réflexion sur l'habiter. Ne dit-on pas en français du tombeau qu'il est « la dernière demeure » ?

DIMENSIONS PHÉNOMÉNOLOGIQUES DE LA DEMEURE

À partir des lignes qui précèdent, je propose de définir les caractéristiques fondamentales de l'habiter comme :

1. l'instauration d'un dedans-dehors. Partant, la question de l'intériorité posera celle de la visibilité.
2. La visibilité est celle du regard auquel s'expose l'habitant : regard porté sur soi-même, regard d'autrui sur soi. À la fois visible et dissimulé, le sujet se donne à voir à travers ses pratiques, son mode d'inscription dans l'espace. Ainsi apparaît la troisième caractéristique.
3. C'est celle de l'appropriation, terme par lequel nous signifions que le faire, l'action sur la demeure a des répercussions sur le sens et l'expérience de l'habiter. Le soi intime, intérieur est transformé du fait même de l'action du sujet sur l'espace en particulier dans ce cas, sur sa maison.

LE DEDANS-DEHORS

La question du passage de « l'espace » au « lieu » est la question même de la limite, c'est-à-dire de la différenciation et de la qualification de l'espace. La maison est un lieu en ce qu'elle est un « chez-soi » par rapport à un « dehors ». Elle est un intérieur dont les limites constituent autant de liens avec le dehors. Elle est aussi un lieu en tant qu'elle signifie toujours acte d'ordonnement, c'est-à-dire, par excellence, un événement. Enfin, elle est lieu en tant qu'elle donne lieu à l'être, à l'habitation à travers les événements que constituent les gestes et relations humaines qui s'y instaurent. C'est pourquoi nous pouvons dire que la question du passage de l'espace à « la maison comme lieu » est celle « l'avoir lieu » et du « donner lieu ».

La maison peut être représentée par la porte et la fenêtre. Par la porte, on accède certes à volonté à son intimité ou au contraire à l'extérieur indéfini (Simmel, 1976). Établie comme *limite au-dedans de nous*, elle nous fait éprouver l'impulsion vers la liberté. Sa fonction bénéfique, formatrice, la fait définir comme limite postulée au niveau de la liberté, comme limite assumée.

Sur un autre mode, la fenêtre assure de façon continue la relation entre l'extérieur et l'intérieur. Mais sa finalité, sa vertu et sa limite viennent de ce qu'elle est principalement conçue pour porter le regard du dedans vers le dehors.

Ainsi, non seulement toute « demeure stable » où l'on s'est « installé » équivaut, sur le plan philosophique, à une situation existentielle qu'on a assumée (Eliade, 1983), mais toute maison présente ou est susceptible de recevoir une « ouverture » rendant possible le passage dans un « autre monde », c'est-à-dire la rupture ontologique. Eliade voit dans la valeur symbolique des ouvertures de la maison observées dans divers type d'habitations la preuve de « l'universalité et (de) la pérennité de communication avec l'autre monde, celui d'en haut » (p. 74), ou monde d'une expérience personnelle de dépassement. C'est donc la *valeur d'image* des ouvertures de la maison qui est pour nous signifiante.

Par « maison », Eliade n'entend pas seulement la maison-temple et la maison-cosmos mais aussi la maison-corps. Cette homologation entre maison et corps humain a valeur d'image. Elle est présente dans le discours profane (Boughali, 1974) le discours sacré (Eliade, 1983) et l'art populaire (Lassus, 1974). Elle s'opère aussi à partir de la polysémie du terme français « intérieur » qui signifie à la fois « dedans » (adjectif) et « chez-soi » (substantif). Enfin cette homologation est aussi avancée à partir de la parenté étymologique qui les mots « intérieur » et « intestin », qui, tous deux, se rattachent à l'adverbe latin « *intus* » signifiant « dedans ». Cette idée d'une identité de nature, au niveau du vécu, entre l'intériorité corporelle et le dedans de la maison se voit renforcée par l'idée complexe, tirée de la théorie freudienne, selon laquelle le moi c'est le corps (Freud, 1970) et par le concept, dû à Anzieu, de moi-peau (Anzieu, 1974).

LE CACHE ET LE VISIBLE

Toute habitation étant close et ouverte me cache et me montre, me désigne comme individu unique et comme membre d'une communauté. Certes, elle me cache plus ou moins, selon mon tempérament et mon histoire personnelle et selon mon degré d'acceptation d'un modèle culturel. Il reste qu'elle est essentiellement ce par quoi arrivent le secret et la visibilité. Secret dans la fermeture des portes et des fenêtres, secret des coffres et des armoires closes, secret dans la mise à distance du monde extérieur. Visibilité dans l'hospitalité et la table partagée, dans les conflits et les revendications. La question du caché et du visible dans la maison est donc celle des rapports qu'entretiennent le secret et l'altérité. La distinction, due à Goffman (1973) entre les *coulisses* et les *avant-scènes* de la maison résume partiellement ces rapports en ce qu'elle désigne la maison à la fois comme visage et comme masque.

Nous avons, dans une étude consacrée aux espaces cachés de la maison (Korosec-Serfaty, 1984), montré en quoi le secret n'est pas un savoir banal parmi l'ensemble des connaissances de la personne et souligné la parenté étymologique entre les mots « *secret* » et « *excrément* » (Lévy, 1976). Cette parenté trouve sa traduction empirique dans tous les gestes qui créent et

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

renforcent l'ordre et la propreté de la maison et qui, par là même, tentent de substituer une nature domestique à une certaine sauvagerie organique, conduisant Médam (1977) à caractériser le logement comme « un emboîtement de secrets » (p.72).

Les études historiques (Evans, 1982) comme ethnologiques (Zonabend, 1980) montrent que les changements dans les formes physiques de l'habitation et dans les conditions matérielles et sociales retentissent sur sa signification et changent donc le rapport de l'habitant à sa maison. Cependant, même en tenant compte des dimensions historique et sociale des pratiques d'habitat, il faut admettre l'existence dans toute habitation d'une instauration particulière de la relation entre le caché et le montré, *quelque soit la nature de ce caché*, qu'il s'agisse, par exemple, les femmes (Duncan, 1982), les domestiques et l'office (Martin-Fugier, 1982) ou le corps (Flandrin, 1976). Les pratiques de la «salle » par exemple, qui constitue dans de nombreuses régions rurales de France, et jusqu'à une époque récente, le centre de la vie familiale, le lieu à partir duquel le travail quotidien s'organise, sont régies par des lois strictes qui maintiennent la distance entre le « montrable » et le « caché ». En Bourgogne (Zonabend, 1980) la salle « c'est la vie même de la maisonnée, tous membres réunis autour du même foyer, sous la même lumière, dans côtoiement incessant » (p. 35). Les modalités de franchissement des seuils, l'accès aux autres pièce de la maison, le droit à la parole, les rapports intergénérationnels, obéissent à des règles qui pondèrent les désordres nés de la proximité quotidienne des membres de la famille. D'autres règles servent à protéger ce territoire familial contre le voisinage, en particulier par la suppression de tous les signes de la vie intime des femmes. Dans cette perspective, la ménagère est, dans le contexte culturel occidental, «la gardienne attentive d'une dénégarion » qui s'exerce à l'encontre de l'organique et de la sexualité (Médam, 1977, p. 73).

Cependant, il faut ajouter qu'on ne saurait réduire l'analyse du secret à ce seul thème. L'enjeu du secret, c'est le maintien ou la perte d'identité (Smirnoff, 1976). Exiger des «aveux complets », c'est-à-dire, dans le cas de la maison, la visibilité, l'ouverture, la transparence totales, c'est exiger une reddition complète de l'habitant. Objets et lieux cachés aident à situer les frontières du moi comme à avoir confiance en sa propre capacité à accéder à et à rester maître d'un « soi interne » (Margolis, 1976; Korosec-Serfaty, 1984).

L'autre enjeu du secret est le pouvoir. Il n'est pas indifférent de noter que, dans les sociétés européennes par exemple, les règles de savoir-vivre de l'élite imposaient une grande maîtrise du corps, de la voix, du regard et des expressions. Tant que l'on était « maître de soi », on restait de quelque façon « maître de la situation ». De même, les intérieurs devaient être parfaitement maîtrisés et les usages domestiques ritualisés, en particulier grâce à une domesticité nombreuse

garante du statut (c'est-à-dire de la maîtrise de l'argent) et de l'accessibilité des différents territoires de la maison (soit la maîtrise de « l'intérieur »).

Mais la maison est aussi apparence. Dans son ordre, son arrangement, le soin dont elle est l'objet, elle et une façade qui exprime l'hospitalité et l'ouverture. Ce sont ces soins, ces gestes de ménagement et d'ordonnement dont nous disions qu'ils ont valeur ontologique qui vont faire l'objet des lignes suivantes.

L'APPROPRIATION

Le concept d'appropriation, qui trouve son origine dans l'anthropologie de Marx (1894/1934, pp. 92-104), se rencontre fréquemment dans les travaux français de sociologie urbaine (Lefebvre, 1968) et se constitue en concept de psychologie générale avant que la notion d'appropriation de l'espace ne soit définie dans le cadre de la psychologie environnementale proprement dite (Korosec-Serfaty, 1973, 1975; Graumann, 1978). Ce cheminement doit être brièvement retracé pour pleinement apprécier l'importance de l'appropriation de la demeure comme dimension phénoménologique de l'habiter.

Marx voyant dans le travail l'impulsion motrice primordiale. L'individu se reproduit à travers la production d'objets qui constitue ainsi

la réalisation de pouvoirs ou de potentialités qui resteraient implicites autrement (...). Le travail est réifié dans ses produits et le producteur se trouve en face d'objets qui lui sont étrangers à moins qu'il ne se les approprie au moyen d'opérations ou d'activités (...). Ces opérations ou activités coïncident toujours avec l'appropriation d'un savoir ou d'un savoir-faire dont le véritable sujet n'est pas l'individu, mais la société (Graumann, 1978, p.121).

Cependant, à toutes les phases de l'humanité,

tout homme approprie non seulement l'héritage parvenu jusqu'à lui, mais vit, au travers de ses propres activités, une aventure personnelle d'appropriation, c'est-à-dire qu'il se produit et s'engendre lui-même (Léontiev, in Graumann, 1978).

Ainsi l'appropriation participe de l'agir et du faire et, à ce titre, s'exerce nécessairement dans un monde de la modification, de l'altération et de la transformation. Elle suppose que rien de ce qui est « donné » ne l'est de manière définitive et opaque mais constitue toujours au contraire la base d'une nécessaire appropriation.

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

L'origine marxiste du concept d'appropriation a souvent conduit à identifier partout et toujours appropriation, possession et travail. La nécessité de résister à la généralisation de cette identification (Sansot, 1978) apparaît dès qu'est souligné le fait que toute possession est *seconde*, n'apparaissant que là où les actes d'appropriation se sont déjà manifestés. D'autre part, il est vrai que le «travail cherche à doter l'objet d'une forme encore plus significative et plus achevée (...) alors que l'appropriation s'opère à l'aide d'un gauchissement de l'être » (Sansot, 1978, p.65), c'est-à-dire qu'elle s'exerce à sa *façon*, là où la réalité a déjà été œuvrée par d'autres. Le bricolage, l'ornementation, les soins dont font l'objet la maison sont les signes de cette volonté d'appropriation par la transformation et l'entretien.

Mais l'appropriation ne s'opère pas seulement là où il y a modification des choses. Elle est également à l'oeuvre dans tous les processus d'identification auxquels je consens. Nombre de travaux ne sont pas l'occasion d'appropriations parce qu'ils ne sont pas acceptés par le sujet qui les accomplit. Cette acceptation est investissement et, singulièrement, engagement du corps. La ville, par exemple, que je ne puis transformer de manière immédiate et visible, peut être parcourue et appropriée à travers la fatigue de la déambulation et la familiarité qui naît de la flânerie ou à travers la routine des parcours. L'oeuvre d'art picturale peut être appropriée par le regard, certaines sculptures statiques ou mobiles par le toucher et, par exemple dans le cas des installations contemporaines qui demandent à être traversées, à la fois par le regard et la marche (Korosec-Serfaty, 1976). L'appropriation n'est ainsi jamais un «sous-produit de quelque chose » (Raymond, 1978) mais un *processus* qui a valeur ontologique en ce qu'il coïncide avec *consentement intérieur, un développement et une réalisation de soi*. Cependant, il n'est pleinement tel que si le sujet prend pour ce (se) faire, des « initiatives non-violentes ». Il faut, à la façon de l'artiste ou de l'artisan, atteindre un « effacement actif » devant les choses ainsi appropriées avec la claire conscience qu'elles ne sont pas possédées (Sansot, 1978, p.69).

Dans cette perspective, ce n'est pas l'espace ou la maison qui sont appropriés, mais leur sens et des modes de relations à ces derniers. La maison n'est aménagée, entretenue et modifiée que lorsque le sujet a approprié le sens de l'abri et maîtrisé les modes de sa relation à son propre abri. De même, pour pouvoir parler d'appropriation de la maison, il faut appréhender l'ensemble du vécu du chez soi, en gardant à l'esprit que les choses ne se révèlent, en quelque sorte, que partiellement, avec beaucoup d'imprécisions, d'essais et d'erreurs. L'appropriation de la maison ne se résume pas à ce qui peut en être observé directement - la personnalisation, l'entretien, l'investissement affectif et financier – même si tous ces aspects peuvent en faire partie. Ainsi la personnalisation (Hayward, 1975, 1977) qui naît du besoin de différenciation et qui varie en fonction du capital (financier, culturel, intellectuel) dont l'habitant dispose (Bourdieu, 1983) exprime aussi, à travers tous les efforts de mise en scène de ses espaces « publics » ou de ses

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

« avant-scènes », tels l'entrée ou le salon, une acceptation de l'altérité de l'être, une reconnaissance de l'ouverture de la maison.

Enfin, tous les gestes de la transformation d'un édifice en demeure habitée font courir le risque de la rupture de l'appropriation. C'est qu'en effet, l'appropriation de la maison ne se situe pas seulement dans les gestes qui la modifient mais aussi dans le retentissement de e faire sur le vécu de l'habiter. Toute praxis comporte son risque d'aliénation, par exemple lorsqu'elle est entraînée par son propre mouvement et perd de vue sa finalité ou lorsque le sujet ne consent plus à lui trouver du sens. Les analyses contemporaines des tâches domestiques ou « ménagères » sont à œt égard représentatives en ce qu'elles sont aujourd'hui dites aliénantes pour les femmes après avoir été glorifiées et désignées, pendant près de deux siècles, comme leur vocation et leur devoir incontournable (Aron, 1980; Friedan, 1964).

ÊTRE CAMBRIOLÉ

C'est à partir des développements précédents que nous avons cherché à cerner plus avant ce qui constitue le noyau de l'expérience du chez-soi. Partant de l'idée que celle-ci se révèle de manière plus explicite lorsqu'elle est soudainement niée, nous avons choisi de nous livrer à l'analyse phénoménologique d'une situation particulière, celle du cambriolage. Nous nous sommes posée la question suivante : quelle est, pour l'habitant qui en est victime, la portée psychologique voire ontologique de la négation, par le cambriolage, des dimensions essentielles de l'habiter ? En d'autres termes : qu'est-ce qui est vitalement atteint à l'occasion du cambriolage ?

L'analyse qui va suivre s'appuie sur les données recueillies au cours d'entretiens non directifs centrés sur l'expérience du cambriolage. Vingt six adultes vivant en famille et appartenant aux couches aisées de la population de Strasbourg (France) ont été interviewées. Tous ont été choisis au hasard dans le registre officiel des domiciles cambriolés l'année précédant l'enquête et ont été directement invités à participer à cette dernière par un service de la police de la ville.

Les entretiens révèlent plus que la colère, le sentiment de vulnérabilité, le regret des objets perdus, ou l'augmentation de la méfiance après le cambriolage. Ils révèlent en outre, et c'est dont nous parlerons uniquement :

1. que le cambriolage est vécu comme une souillure
2. que le cambriolage entraîne un travail psychologique et affectif particulier en regard de l'altérité.

L'ABOLITION DES LIMITES ENTRE LE DEDANS ET LE DEHORS

Les termes désignant le cambriolage comme « viol », « viol de l'intimité », « viol de son univers » soulignent la brutalité de la rupture entre le dehors et le dedans. Le cambriolage révèle que la limite entre ces deux ordres, la porte, n'est protégée que par son seul statut de limite, par le respect que la communauté des hommes veut bien consentir à sa valeur symbolique. Le blindage, les verrous supplémentaires que les victimes du cambriolage installent après l'événement n'ont pas d'autre objectif que de souligner le sens symbolique de cette limite, de le rendre plus explicite. Les habitants les installent à contre cœur, les trouvent laids et chers, et les voient pour ce qu'ils sont : des signes trop visibles de la dégradation de la confiance sociale (« On doit se méfier ... c'est moche » nous dit une femme de 35 ans). Les verrous et autres

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

systemes de sécurité sont les éléments d'un code qui désigne le caractère privé de certains territoires (Brown et Altman, 1983; Korosec-Serfaty, 1978; Rapoport, 1982), code que le cambrioleur s'approprie en le détournant. Et c'est ce détournement qui oblige soudain l'habitant à faire face à deux faits : la vulnérabilité essentielle de son intérieur, et la fragilité, sinon l'absence, d'une communauté humaine protectrice, ou, du moins, d'une communauté humaine qui prenne partie pour l'habitant.

LA CONFUSION ENTRE LE VISIBLE ET DU CACHE

Le terme « viol » souligne les articulations du vécu de la maison et du corps-propre. Cette articulation apparaît d'une part au niveau du *regard* et, d'autre part, du *contact*. Un des hommes interrogés, âgé de 40 ans, nous dit ainsi :

Ils ont *violé* notre intimité, ces gens qui *rentraient*, là. On se dit, mais, mince, ils ont *vu* des choses qui sont à nous, qui sont, si on veut, ce sont des petits *secrets* à nous, ça ne *regarde* personne, on ne le dit à personne, c'est ça, c'est ce côté, plus que pour ce qu'ils ont fauché » (souligné par nous).

Le regard du cambrioleur, parce qu'étranger, imposé, chargé de duplicité (« on a sûrement été épiés » disent les victimes), fouille ce que « ne le regarde pas » et qui est généralement fermé : les boîtes, les coffres, les tiroirs, les armoires, et, nous dit une femme de 60 ans « la table de nuit, où vous avez quand même des trucs »; le cambrioleur a vu, dit une autre femme de 35 ans, « des lettres, des papiers, des photographies, des adresses, des coins et recoins et vraiment les endroits les plus intimes ». La réification de l'habitant par le regard du cambrioleur est d'autant plus insupportable qu'elle s'accompagne de la divulgation de secrets : « Ce qu'ils peuvent *raconter* après être repartis » (*rires*), secrets sur lesquels non seulement on n'a plus prise, mais qui peuvent à tout moment être réutilisés pour renforcer la réification, comme l'exprime la même personne : « Je veux dire que c'est des gens qu'on peut côtoyer, qui peuvent nous reconnaître, mais que nous on ne reconnaît pas ». L'impuissance est ainsi portée à son comble.

La peur de la souillure, de l'effraction et de la réification est révélée dans la manière dont les habitants décrivent les cambriolages qui n'ont donné lieu ni à de la casse, du vandalisme, des salissures, ou même de grand désordre. Dans ce cas, le cambriolage est désigné comme « travail » qui, nous dit un homme de 28 ans, « bien fait » : « les cambrioleurs ont alors fait quelque chose qui était logique (...), bien organisé, bien fait (...), c'était net ». Ce « travail » est dit « propre » parce qu'ont été maîtrisés et limités au « nécessaire » la portée du regard et du

contact, c'est-à-dire que le secret et l'identité de l'habitant n'ont pas été atteints (Korosec-Serfaty, 1984).

L'APPROPRIATION DE SA DEMEURE PAR AUTRUI

La perte de la maîtrise de la distinction entre le dedans et le dehors s'accompagne d'un sentiment de dégoût devant un contact grossier et insolent parce qu'imposé et sans limite, comme le montrent les expressions que les habitants utilisent pour décrire les cambrioleurs : « ces gens », « ils reniflent dans les coins », « ils mettent leur nez partout », « ils mettent les pattes partout ». Le corps du cambrioleur est répugnant en ce qu'il impose une appropriation comme de ce qui, par « nature » dirait-on, s'approprie de manière individuelle ou limitée au cercle des intimes. Une femme de 70 ans souligne : « Surtout ça, on vous fouille dans votre linge, dans votre intimité, je trouve que ça fait très, très mal ». Dégoût du contact qui est exprimé par un homme de 60 ans : « Le dégoût ... comme pour ma fille, on avait touché à ses vêtements », comme par une femme de 30 ans « on se dit, ils rentrent dans la chambre à coucher, ils ont été sur les lits », et qui signifie à l'habitant à la fois sa vulnérabilité totale et le caractère ouvert, quasiment public de sa maison « ils ont utilisé les toilettes » dit l'une, tandis que l'autre s'offusque de voir le cambrioleur détourner et pervertir la signification hospitalière du partage consenti de la nourriture : « Ils se sont servis, ont mangé la glace du (qui était dans le) congélateur sur le sofa du salon ». Le cambrioleur « touche » l'habitant en s'appropriant les gestes avec lesquels tout sujet approprie sa maison et son corps : « La salle de bains avait été fouillée, c'est ça qui m'avait touchée, c'était mon fond de teint ... c'était ouvert, il avait été essayé, ça, ça m'a vraiment horripilée ». Ces paroles d'une femme de 35 ans mettent explicitement en lumière la répulsion de l'habitant et douleur même à l'idée d'une pénétration forcée dans son intérieur, d'un accueil dénaturé et pervers, et donc d'une aliénation du sens même qu'il veut donner à l'hospitalité.

Dans les cultures occidentales, les objets possédés sont considérés comme des prolongements de la personne (Simmel, 1976) et des symboles du soi (Korosec-Serfaty, 1984; Rochberg-Halton, 1984). Dans ce contexte, la perte des objets est d'autant plus pénible qu'elle est associée au désordre créé par le cambrioleur, désordre qui revient à une appropriation de la maison par la destruction (Korosec-Serfaty, 1973, 1975). Car le désordre créé par l'habitant reste dans son propre ordre : les choses et leur « ordre » forment une configuration qui lui est familière et à l'origine duquel se situe sa propre action sur son univers. Les choses sont ainsi des miroirs qui réfléchissent, plutôt qu'une image authentique, la *cohérence propre de l'habitant*. La rupture de cette cohérence par le cambrioleur amène à la conscience de l'habitant sa propre peur de la fragmentation, cette peur qu'il maîtrise généralement en ordonnant les choses à sa façon autour de lui dans sa maison.

LA REINSTITUTION DES LIMITES

On constate, dans le long questionnement des habitants à propos de la personnalité, de l'identité et des motivations du cambrioleur, à propos des raisons pour lesquels il les a choisis, une anxiété d'autant plus vive qu'elle renvoie la personne à des interrogations sur sa propre identité et sa relation à autrui. Le recours à un euphémisme, le terme de « visite » de la maison utilisé pour désigner le cambriolage est une des formes de la dénégation et de la dédramatisation nécessaire à l'habitant pour continuer à habiter sa maison. Quelqu'un qui « visite » votre maison n'est pas ou ne peut être hostile. Parmi les personnes interrogées, la seule qui n'ait pas entrepris ce travail de réappropriation a déménagé dans la journée qui a suivi le cambriolage, faisant ainsi aveu d'impuissance devant le vol d'identité et l'appropriation de sa maison par intrusion. Pour continuer à habiter sa maison, le sujet doit aller au-delà de la question des trois ours dans le conte « Boucles d'or » : « qui a touché à ma chaise ? », en dépasser l'effet déstabilisateur et s'affirmer comme capable de re-fonder son identité.

Outre la dénégation, l'un des moyens de dédramatiser l'expérience du cambriolage est le rire, dont les buts et les buts sont multiples. L'analyse du rire dans les entretiens montre quelques unes de ses fonctions bien connues (Victoroff, 1952), dont les fonctions cathartique et réductrice de tensions. Ainsi, l'une des femmes interrogées, âgée de 35 ans, nous dit de la « visite » des cambrioleurs n'ayant rien sali et ayant « seulement » emporté argent et bijoux : « Ils auraient pu me laisser un bouquet de fleurs (*rire*) ». L'habitant réintroduit, au moyen des mots, un rite d'interaction qui civilise les rapports et le réinstalle dans sa dignité. Le cambriolage devient un rapport qui comporte ses propres limites, mais un rapport tout de même, comme l'exprime la même personne : « Ça crée des liens (*rire*), directs même, mais vous restez hors circuit ». Et puisque liens il y a, il faut réintroduire une distance, légitimer à nouveau la séparation entre le montré et le caché, discipliner le regard du « visiteur » pour que ce rapport devienne vivable : « Quand mon fils ne veut pas ranger sa chambre, je lui dis qu'il doit le faire au moins pour les cambrioleurs (*rire*) ».

Ainsi, aux nombreuses questions que les habitants cambriolés se posent : Qui a fait ça ? Pourquoi ma maison ? Pourquoi avoir volé et vandalisé ? Que cherchaient-ils ?, etc. tout le monde devine plus ou moins clairement que la réponse est que, de même que « le viol n'est pas un crime de luxure mais de violence et de pouvoir » (Brownmiller, 1975), le cambriolage n'est pas seulement un simple vol d'objets mais aussi une souillure et une tentative de vol d'identité.

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

IMPLICATIONS EN MATIÈRE DE RECHERCHE

Dans cet essai, nous avons brièvement exposé quelques éléments clés de l'approche phénoménologique, défini quelques directions pour une phénoménologie de la maison, et montré comment cette approche peut être utilisée par exemple pour l'étude de l'expérience psychologique du cambriolage. Nous aborderons à présent l'apport de Bachelard, avec *La poétique de l'espace* (1981), à la psychologie de la maison pour nous orienter vers d'autres domaines possibles d'étude. Car cette œuvre illustre à la fois l'importance de la phénoménologie pour l'étude de la maison, les problèmes qu'elle soulève et les directions de recherche qu'elle ouvre.

L'originalité et la force de Bachelard résident dans sa capacité à montrer que la maison est un corps d'images : abri fortifiant, clos et secret, lieu d'intimité et de solitude centrée, la maison est cette gravure essentielle, ce qui « reste » une fois qu'elle est dépouillée de ses contingences historiques et culturelles, la « hutte » qui reçoit « sa vérité de l'intensité de son essence, l'essence du verbe habiter » (p.46). Elles résident dans son projet de montrer que « la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie » (p.26). L'onirisme est la voie d'accès à l'habiter. Il est expérience d'un bonheur sûr et immédiat. Aussi la « maison onirique » ne connaît-elle pas l'hostilité du monde.

L'œuvre de Bachelard a suscité des transpositions directes d'analyses philosophiques qui s'exercent dans le domaine de l'ontologie dans le domaine des jugements de valeur. Le terme heideggerien de « préservation » ou « ménagement » dont il dit qu'il s'agit de « quelque chose de positif », celui, dû à Lévinas, de « recueillement » naissant d'une plus grande « amitié envers soi-même », l'analyse du mot grec qui désigne l'habitation comme stabilité, tout cela, entendu au sens ordinaire et hors d'un contexte de réflexion ontologique, donne une image étriquée de l'habitation, limitée à la sécurité, au confort matériel et, surtout, à l'enracinement telle qu'elle est véhiculée, par exemple, dans les travaux de Cooper-Marcus (1976). Le fait d'habiter une yourte, un appartement au quinzième étage ou une maison mobile, s'il relève bien de modes d'actualisation de modèles culturels, ne change rien à l'exercice de l'être dans et par l'habitation (Korosec-Serfaty, 1984), précisément par ce que, toujours selon Bachelard « tous les abris, tous les refuges, toutes les chambres ont des valeurs d'onirisme consonnantes » (p. 25) et que « tout espace vraiment habité porte l'essence de la notion de maison » (p. 24).

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

D'autre part, le choix bachelardien de s'en tenir à une topo-analyse qui, de fait, est une topophilie, a conduit plusieurs auteurs à nier les versants conflictuels de l'habiter. C'est ignorer que pour Bachelard, rêver la demeure c'est en rêver la sécurité première, parce que « dans son germe, toute vie est bien-être. L'être commence par le bien-être » (p. 103) et l'expérience de l'hostilité du monde est seconde. Entreprendre une topophilie, c'est suspendre l'attention que mérite cette expérience, c'est la reporter à demain, mais non en nier l'existence et les enjeux ontologiques. C'est, précisément, « déterminer la valeur humaine des espaces de possession, des espaces défendus contre les forces adverses, des espaces aimés. Pour des raisons très diverses et avec les différences que comportent les nuances poétiques, ce sont des espaces louangés » (p. 17).

Le choix bachelardien ne doit donc pas arrêter le projet d'aborder les expériences négatives de l'habitation. Les thèmes de l'anxiété, de l'angoisse, de la négativité et de la violence traversent le fait d'habiter dans son ancrage et ses manifestations quotidiennes comme nous l'avons dans le cas de l'expérience du cambriolage (Korosec-Serfaty, 1985) et même de situations bien moins dramatiques, comme le déménagement (Korosec-Serfaty, 1994). Dans les deux cas, les habitants doivent réinstaurer la maîtrise du chez-soi. La réappropriation de leur maison est œuvre de reconquête de son espace, qui révèle, a contrario, que l'habiter est mouvement, qu'il doit maintenir pour le sujet les dimensions de sa temporalité et qu'il comprend la capacité d'assumer les tensions de ce qui est à venir.

D'autre part, toute maison est un espace social et ce n'est pas trahir la phénoménologie que de prendre en compte les conflits et les souvenirs tragiques qu'elle abrite en tant que telle.

Les études consacrées aux pratiques du chez-soi pèchent souvent quant à elles par le manque d'attention porté aux répercussions de l'action sur l'espace sur l'expérience de la maison. Nous avons montré, à l'occasion de l'examen de l'expérience des espaces cachés de la maison (Korosec-Serfaty, 1984) que des lieux comme la cave et le grenier, d'abord considérés comme sombres, sales, encombrés et quelque peu effrayants sont perçus comme faisant partie intégrante de la maison une fois qu'ils ont été le théâtre de pratiques d'appropriation. De la même façon, les travaux de Barbey (1984; Barbey et Korosec-Serfaty, 1982-84) sur les chambres d'écrivains montrent l'articulation entre travail solitaire de l'écrivain et l'essence même du vécu de ces espaces. Cet aspect de la recherche est d'autant plus important à développer que les rapports entre être et approprier l'espace doivent être resitués dans des contextes individuels d'une part et collectifs et historiques d'autre part.

Ce contexte historique est, par exemple, exprimé par nos recours aux objets pour structurer notre intérieur, pour nous doter d'un décor. Les choses contribuent à créer un milieu ou un univers théâtral uniquement par ce qu'elles sont produites dans ce but par une société donnée. Parce que les choses parlent en tant que symboles, c'est « à travers des choses aliénées que l'aliénation s'exprime » (Adorno, 1983, p. 53), aliénation qui se révèle dans le refus d'admettre que les choses de son propre intérieur sont elles-mêmes des produits historiques et sociaux du monde extérieur.

Ainsi apparaît une autre nécessité, celle de développer les approches dialectiques dans l'étude de la maison. À la dialectique de l'intérieur et de l'extérieur, il faut ajouter, par exemple celle des espaces cachés et visibles. Car si l'expérience de la maison est unitaire et globale, il n'en reste pas moins que cette unité est traversée de nuances, d'hésitations et de tiraillements qui sont rien moins qu'incidents, et, au contraire, lui donnent toute son épaisseur existentielle.

Enfin, les descriptions bachelardiennes des armoires pleines et bien rangées, des coffres et des placards ne doit être prise pour une célébration morale de l'ordre conventionnel dans une maison bourgeoise ou paysanne idéalisée, mais comme une image qui véhicule sa propre rêverie de l'espace heureux. Cet ordre de la maison est défini par des règles sociales et joue, à ce titre, un rôle en matière de communication sociale comme un rôle en matière d'expression de soi. Mais ce qui désordre pour un visiteur ne l'est pas forcément pour l'habitant, et ce qui est « ordre » au sein d'une culture n'est pas toujours lisible pour les membres d'une autre culture. En d'autres termes, cette configuration familière des choses mérite d'être plus étudiée et, dans chaque cas, resituée dans son contexte social.

Ces observations adhèrent aux principales intentions de la méthode phénoménologique et, à ce titre, devraient aider à générer des travaux centrés sur les multiples facettes de l'expérience de la maison, et, à travers une meilleure compréhension de l'habiter, soutenir la quête de l'unité de sens qui anime la phénoménologie toute entière.

BIBLIOGRAPHIE

Andorno, T.W, Urbi, 1983, 7, 48-55. (Reprinted from T.W. Andorno, Kierkegaard: Konstruktion des Ästhetischen (Chapter 2). Frankfurt: Suhrkamp, 1962, pp. 75-86.)

Altman, I., & Gauvain, M. A cross-cultural and dialectic analysis of homes. I I..Liben, A. Patterson, & N. Newcombe (Eds.), *Spatial representations and behavior across the span*. New York; Academic Press, 1982, pp. 283-320.

Anzieu, D. Le moi-peau. *Le dehors et le dedans, Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Spring 1974, p.195-208.

Aron, J.-P. *Misérable et glorieuse, la femme au XIXe siècle*. Paris: Fayard, 1980.

Bachelard, G. *La poétique de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France, 1981.

Barbey, G. *L'habitation captive. Essai sur la spatialité du logement de masse*. St.-Saphorin, Switzerland : Editions Georgi, 1980.

Barbey, G. *Effets de sublimation dans l'architecture domestique*. Paper presented at the 8th International Association for the Study of People and their Physical Surroundings Conference (IAPS 8), Berlin, 1984.

Barbey, G., & Korosec-Serfaty, P, Une chambre. Etude de la spatialité intime. *Architecture and Behavior*, 1982-1984, 2, 171-182.

Baudrillard, J. *Le système des objets*. Paris : Gallimard, 1968.

Bayazit, N., Yönder, A., & Oszoy, A.B. Three levels of privacy behavior in the appropriation of dwelling spaces in Turkish homes. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), *Appropriation of space*. Strasbourg, France: Louis Pasteur University, 1978, pp. 225-264.

Bernard, Y., & Jambu, M. Espace habité et modèles culturels. *Ethnologie Française*. 1978, pp. 7-20.

Bettelheim, B. *Psychanalyse des contes de fées*. Paris: Laffont, 1976.

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

Boudon, P. *Pessac de Le Corbusier*. Paris: Dunod, 1969.

Boughali, M. *La représentation de l'espace chez le Marocain illettré*. Paris: Antropos, 1974.

Bourdieu, P. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris: Edition de Minuit, 1979.

Brown, B., & Altman, I. Territoriality, defensible space and residential burglary: An environmental analysis. *Journal of Environmental Psychology*, 1983, 3(3), 203-220.

Brownmiller, S. *Against our will: Men, women, and rape*. New York: Bantant Books, 1975.

Buttimer, A. *Values in geography* (Commission on College Geography, Resonance Paper n°24), Washington, D.C.: Association of American Geographers.

De Certeau, M., Giard, L., & Mayol, P. *L'invention du quotidien: Arts de faire (Vol.1). Habiter, cuisiner (Vol.2)*, Paris: Union Générale d'Éditions, Collection 10-18, 1980.

Choay, F. La ville et le domaine bâti comme corps dans les textes des architectes théoriciens de la Première Renaissance Italienne. *Le dehors et le dedans*. Spring 1974, 9. 239-251.

Chrétien, J.L. De l'espace au lieu. In C. Tacou (Ed.). *Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme*. Paris: L'Herne, 1983, pp. 117-138.

Cierc, P. *Grands ensembles et banlieues nouvelles. Enquête démographique et psychologique*. Paris: Presses Universitaires de France, 1967.

Cocatre. P., Desbons. F., Quan-Schneider, G., Villéla-Petit, M., & Vidal, H. *Problématique du rapport humain à l'espace*. Paris: Institut de l'Environnement et Ministère de l'Équipement, 1977 (Mimeographed).

Cooper, C. The house as symbol of self. In H.M. Proshansky, W.H. Ittelson, & L.G. Rivlin (Eds.), *Environmental psychology*, New York: Holl, Rinehart & Winston, 1976, pp. 435-448.

Ciskenimihalyi, M., & Rochberg-Halton, E., *The meaning of things: Domestic symbols and the self*. Cambridge: Cambridge University Press, 1981.

Duncan, J.S. From container of women to status symbol: The impact of social structure on the meaning of the house. In J.S. Duncan (Ed.), *Housing and identity*. New York: Holmes & Meier, 1982. pp. 36-54.

Ekambi-Schmitt, J. *La perception de l'habitat*. Paris: Editions Universitaires, 1972.

Eliade, M. Architecture sacrée et symbolisme. In C. Taou (Ed.), *Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme*. Paris: L'Herne, 1983, pp. 96-100.

Evans, R. Figures, portes et passages. *Urbis*, April 1982, 5, 23-41.

Flandrin, J. L. *Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*. Paris: Hachette, 1976.

Freud, S. *Le moi et le ça: Essai de psychanalyse*. Paris: Payot, 1970.

Friedan, B. *La femme mystifiée*. Paris: Gonthier, 1964.

Gauldie, E. *Cruel habitations: A history of working class housing 1780-1918*. London: Allen & Unwin, 1974.

Gleichman, P.R. Des villes propres et sans odeur: La vidange du corps humain ; ses équipements et sa domestication. *Urbis*, April 1982, 5, 88-100.

Goffman, E. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris: Editions de Minuit, 1973.

Grange, J. On the way towards foundational ecology. *Soundings*, 1977, 60, 135-149.

Graumann, C.F.P. Psychology and the world of things. *Journal of Phenomenological Psychology*, 1974, 4, 389-404.

Graumann, C.F.P. The concept of appropriation (Aneignung) and the modes of appropriation of space. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), *Appropriation of space*. Strasbourg, France: Louis Pasteur University, 1978, pp. 113-125.

Graumann, C.F.P. *Phénoménologie, psychologie et la recherche écologique*. Lecture given at the Institute of Psychology, Louis Pasteur University, Strasbourg, 1979. (Mimeographed)

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

L'utilisation de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>

Hansen, W.B., & Altman, I. Decorating personal places: A descriptive analysis. *Environment and Behavior*, 1976, 8, 491-504.

Haumont, N. *Les pavillonnaires*. Paris: Centre de Recherche d'Urbanisme, 1975.

Haumont, N., & Raymond, H. *Habitat et pratique de l'espace: Etude des relations entre l'intérieur et l'extérieur du logement*. Paris: Institut de Sociologie Urbaine, 1975. (Mimeographed)

Hayward, G. D. Home as an environmental psychological concept. *Landscape*, 1975, 20(1), 2-9.

Heidegger, M. *Essais et conférences*. Paris: Gallimard, 1958.

Heidegger, M. *Etre et temps*. Paris: de Whalens, 1964.

Heller, G. *Propre en ordre. Habitation et vie domestique 1850-1930 : l'exemple vaudois*. Lausanne : Editions d'En Bas, 1979.

Husserl, E. *Recherches logiques* (Vols. 1-4). Paris: Presses Universitaires de France, 1959-1963.

Ion, J. Détermination historique et sociale des pratiques de l'habitat. *Annales de la Recherche Urbaine*. Special Issue: *Vie quotidienne en milieu urbain*. Paris: Centre de Recherche d'Urbanisme, 1980, pp. 61-68.

Jacquier, C., & Jantet, A. Transformations de leurs logements par les habitants: Déterminants sociaux et processus de production. Grenoble: Groupe d'Etudes Urbaines, 1976. (Mimeographed) (Disponible : GETUR, 3 Place aux Herbes, 38000 Grenoble, France).

Korosec-Serfaty, P. The case of newly constructed zones: Freedom, constraint and the appropriation of space. In R. Kuller (Ed.), *Architectural psychology*, Stroudsburg, Penn: Dowden, Hutchinson, & Ross, 1973, pp.389-396.

Korosec-Serfaty, P. Formes de l'accueil et du rejet dans l'habitat: Fonctions et statut de l'entrée d'immeuble. *Neuf. Revue Européenne d'Architecture*, September 1978, 76, 25-32.

Korosec-Serfaty, P. *Une maison à soi: Déterminants psychologiques et sociaux de l'habitat individuel*. Strasbourg: Department for Economic and Statistical Surveys of the French Ministry of Environment, 1979.

Korosec-Serfaty, P. The home, from attic to cellar. *Journal of Environmental Psychology*. 1984, 4(4), 172-179.

Kron, J. Home psych. *The social psychology of home and decoration*. New York: C.N. Potter. 1983.

Kruse, L. *Privatheit*. Bern: Hans Huber, 1980.

Lassus, L. De plus à moins: Les habitants paysagistes. *Le dehors et le dedans. Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Spring, 1974, 9, 253-268.

Lefebvre, H. *Le droit à la ville* (suivi de) *Espace et politique*. Paris: Anthropos. 1968. (a)

Lefebvre, H. *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Paris: Gallimard, 1968. (b)

Leontiev, A.M. Probleme der Entwicklung oles Psychischen, cited in C.F. Graumann. The concept of appropriation and the modes of appropriation of space. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), *Appropriation of space*, Strasbourg: Louis Pasteur University, 1978.

Leroy, C., Bedos, F., & Berthelot, C. *Appropriation de l'espace par les objets*. Paris: Direction Générale de la Recherche Scientifique et Technique, 1971.

Levy, A. Evaluation étymologique et sémantique du mot «secret ». *Du Secret. Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Autumn 1976, 14, 117-129.

Liiceanu, G. Repères pour une herméneutique de l'habitation. In C.Tacou (Ed.) *Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme*. Paris: L'Herne, 1983, pp. 105-116.

Lévinas, E. *Totalité et infini: Essai sur l'extériorité*. The Hague: Martinus Nijhott, 1961.

Lugassy, F. The spatialization of identity supported by the body image and the dwelling. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), *Appropriation of space*. Strasbourg: Louis Pasteur University, 1978, pp. 300-309.

Marc, O. *Psychanalyse de la maison*. Paris: Seuil, 1972.

Margolis, C.J. Identité et secret. *Du Secret. Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Autumn 1976, 14, 131-140.

Marlin-Fugier, A. *La place des bonnes: La domesticité féminine à Paris en 1900*. Paris : Fayard : 1982.

Marx, K. *Morceaux choisis*. Paris: Gallimard, 1934. (Originally, published, 1893)

Mauss, M. *Sociologie et anthropologie*. Paris: Presses Universitaires de France, 1950.

Mazerat, B. Appropriation and social classes. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), *Appropriation of space*. Strasbourg: Louis Pasteur University, 1978, pp. 247-254.

Médam, A. Habiter en famille. *De la construction de l'espace à l'espace de la création. Cahiers de Psychologie de l'Art et de la Culture*. Autumn 1977, 2, 61-75.

Merleau-Ponty, M. *Phenomenology of perception*. London: Routledge & Kegan Paul, 1967.

Murard, L., & Zylberman, P. Le petit travailleur infatigable ou le prolétaire régénéré. [Villes-usines, habitat et intimités au XIX^e siècle.] *Recherches*, 1976, 25.

Norberg-Schulz, C. *Genius loci: Towards a phenomenology of architecture*. London: Academy Editions, 1980.

Perrot, P. *Le travail des apparences*. Paris: Seuil, 1984.

Pratt, G. The house as an expression of social worlds. In J.S. Duncan (Ed.), *Housing and identity: A cross-cultural perspective*. New York: Holmes & Meire, 1982, pp. 135-180.

Proshansky, H.M., Fabian, A.K., & Kaminoff, R. Place identity: Physical world and socialization of the self, *Journal of Environmental Psychology*. March 1983, 3, 57-83.

Rapoport, A. *The meaning of built environment*. London: Sage, 1982.

Raymond, H. Some practical and theoretical aspects of the appropriation of space. In P. Korosec-Serfaty (Ed.), *Appropriation of space*, Strasbourg: Louis Pasteur University, 1978, pp. 70-77.

Rochberg-Halton, E. Objects relations, role models, and cultivation of the self. *Environment and Behavior*, 1984, 16, 355-368.

Sansot, P. *Poétique de la ville*. Paris: Klinecksieck, 1973.

Sansot, P. Notes on the concept of appropriation. In P. Korosec-Serfaty (Ed.) *Appropriation of space*. Strasbourg: Louis Pasteur University, 1978, pp. 65-67.

Sartre, J.P. *L'être et le néant*. Paris: Gallimard, 1943.

Seamon, D. The phenomenological contribution to environmental psychology. *Journal of Environmental Psychology*, June 1982, 2, 119-194.

Servais, E., & Liernard, G. Inhabited space and class ethos. In P. Korosec-Serfaty (Ed.) *Appropriation of space*. Strasbourg: Louis Pasteur University, 1978, pp.240-246.

Simmel, G. La société secrète. *Du Secret. Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Autumn 1976, 16, 281-305.

Simmel, G. Pont et porte. In C. Tacou (Ed.), *Les symboles du lieu. L'habitation de l'homme*. Paris: L'Herne, 1983, pp. 96-100.

Smirnoff, V.N. Le squelette dans le placard. *Du Secret. Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Autumn 1976, 14, 27-53.

Spiegelberg, H. *The phenomenological movement* (Vols. 1, 2). The Hague: Martinus Nijhoff, 1960.

Verret, M. *L'espace ouvrier*. Paris: Collin, 1979.

Vicioroff, D. *Le rire et le risible*. Paris: Presses Universitaires de France, 1952.

Villéla-Petit, M. L'espace chez Heidegger : Quelques repères. *Les Etudes Philosophiques*. 1981, 2, 189-210.

Zonabend, F. *La mémoire longue*. Paris: Presses Universitaires de France, 1980.